L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 26 AVRIL 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 26 AVRIL 1849.

WHIGS DU QUATRIEME DISTRICT!

Les Whigs du 4me District Représentatif, et en général les amis de l'Administration qui y résident, sont invités à se réunir au café du Théâtre d'Orléans, vendredi 27 courant, à 7 heures du soir, pour désigner leurs délégués à la Grande Convention Républicaine de Baton Rouge.

Jos. H. Lamothe,	Félix Labatut,
F. L. Foster,	Manuel Blanco,
Armand Dejan,	Martin Bache,
P. Bisaque,	James Lamothe Sr.,
P. A. Nauze,	Norbert Vignie,
Auguste Brasse,	Alph Mottenberger,
Gustave Mottenberger,	A. Mottenberger,
Hyac. Mossy,	Ch. Boudousquie,
Geo. Urquhart,	L. P. Bureau,
Geo. Reynaud,	C. Rosetus.

LA PROSCRIPTION.

Depuis quelques jours tous les journaux locofocos s'évertuent à qui mieux mieux à crier à la proscription : dans leur colère ils accablent de reproches le général Taylor, ils épuisent contre lui toutes leurs plus vives invectives, et tout cela parce qu'on ose penser de faire entrer quelques whigs dans le conseil municipal. N'est-ce pas, en effet, un crime abominable !

Il est vrai, il est vrai, que suivre de *très loin* l'exemple donné par le gén. Jackson en 1829—mais le général Jackson destituait les whigs en masse pour faire place aux locofocos, et alors il n'y avait rien à dire : c'était parfaitement bien agir, vu qu'il ne le général Taylor destitue *quelques* locofocos seulement pour les remplacer par des whigs, et là, qu'il coupe.

Mais, dit-on, le général Taylor a été plus sans exception de partis. L'assertion n'est pas exacte : bien peu de locofocos ont réellement voté pour lui. Mais on a déclaré qu'il serait le président des Etats-Unis et non le président d'un parti ; soit, et qu'il nous dit qu'il ne le sera pas en effet !

Le New York *Express* évalue à 250,000 le nombre des fonctionnaires fédéraux. Nous croyons qu'il est exagéré, mais faisons-le hypothétiquement à 200,000. A de très rares exceptions après tous les fonctionnaires fédéraux sont depuis vingt ans pris dans les rangs des locofocos.

Les whigs composent, on conviendra sans doute, au moins la moitié de la population ; ils payent au moins la moitié des dépenses publiques ; ils y payent au moins autant d'intérêt que les locofocos que dans les rangs de leurs adversaires.

Nous avons, pendant vingt ans, subi les quelques changements survenus en 1841 et bientôt après quatre-vingt-quinze centièmes de la fonctions publics sont locofocos. Or, est-ce juste ?

Si maintenant, si le président Taylor veut être le président de la nation, c'est-à-dire gouverner dans l'intérêt de tous, ce que pour notre part nous verrons avec plaisir, peut-il faire autrement que de prendre les fonctionnaires à peu près également dans les deux partis ? et si, en partie est en possession du tout à présent, ne pas pour rétablir l'équilibre et les deux partis, changer à peu près la moitié des fonctionnaires fédéraux ?

Et qu'est-ce que cette heure deux cent mille fonctionnaires dont 150,000 locofocos, ne peut pas rester tranquille en destituer 50,000 locofocos pour des whigs ?

Mais, mais, ses ennemis, les partis accusent les réunions nationales et non plus les fonctionnaires fédéraux !

Et qu'est-ce que ces adversaires ont eu à dire de la politique du gouvernement, et de tous les actes qui ont suivi ? parce qu'ils avaient le pouvoir. Maintenant que c'est notre tour, et que les locofocos sont tout légitimement destitués en tout, nous voudrons avec placer au contraire pour les bases d'un juste système d'administration nationale, les hommes seuls appelés aux fonctions publiques sans aucune exception de partis, uniquement en considération de leur capacité et de leur probité.

Mais quand on veut rire, encore une, on ne prétendra pas que les locofocos dans cette ou ces dernières années, aient eu plus que nous, vingt ans de pouvoir ; nous ne nous sommes, nous, en rien, nous ont été destitués en grand nombre, et nous ne demandons seulement que les mêmes droits que les locofocos ont eu pendant vingt ans de posséder les services publics.

Et à donc de nombreuses réputations à faire, et nous ne nous nous ne pouvons prendre au sérieux les clameurs des journaux locofocos, les déclamations étant universelles, et ne pouvant se prendre, car on ne tirait en cela que sur leur exemple—encore bien moins en considérant le droit intégration se borne, comme tout le général Taylor, à quelques changements nécessaires.

Et puis nous nous rappelons celles des traitements qu'on le forçait de rembourser au trésor une partie de ce qu'ils avaient injustement reçu.

LE CLASSE DU GOUVERNEMENT.—Le prospectus du nouveau journal *The Republic* vient d'être publié à Washington. Nous ne l'avons pas encore reçu, mais la correspondance du *Baltimore Sun* en parle longuement. La nouvelle feuille sera l'organe de l'Administration, elle remplacera le Union, et le même que le général Taylor a remplacé M. Polk. Elle aura toute la confiance du gouvernement, elle sera dirigée avec cette habileté et cette sagacité qui manquait totalement à l'Union. Elle sera, en un mot, l'organe de l'Administration.

Le rédacteur de la *République*, est confiée, comme les éditions précédentes, à M. A. C. Bennett et M. Jos. Gideon A. Co.— Nous soutiendrons le gouvernement, dévoué et actif, dit le prospectus, ses principes qui ont valu au general Taylor son élection au pouvoir. Nous ne jugerons pas le ce qui pays. Nous demandons les mêmes droits et les progressives que les amis du Président actuel, qui embrassées pendant la dernière campagne électorale.

Nous n'en saurons tardera pas à comprendre le langage dans la presse américaine. Nous ne pour remercierons des hommes d'un caractère M. Bullit, comme écrivain politique, que de ceux des Etats-Unis. A propos de ce bon nombre de nos prétendus publicistes qui prétendent bien aux affaires du pays, ne contrôlent et interrogé ainsi en langage de langage qui demeure invariablement, ne sont qu'un sert, ne comptent absence de raison. M. Bullit est homme de lettres, et ses articles pourront toujours être lus avec le plus, on n'y trouvera rien qui choque ses convictions. Mais s'il est poussé à la polémique et à la mauvaise foi, il aura un rude duel de cruelles vertes, et alors tant pis ! ceux qui auront excité sa verve mordante, il est modéré, il est courtois, mais la plaisanterie et la courtoisie ont des bornes que l'on oublie et on oblige de trancher.

M. Sargent est un homme de mérite : on a eu tort de le confondre avec M. Nathan Sargent, le fameux correspondant du *United States Gazette*. John O. Sargent, le collègue de M. Bullit, a quelquefois collaboré à la rédaction du *Courier and Enquirer* de New York. Sa collaboration a cessé depuis que M. Bullit.

Les whigs du troisième District représentant se sont consultés et ont cité Barnes, et ont choisi les personnes suivantes comme délégués à la grande Convention Républicaine qui doit se tenir à Baton Rouge le second lundi du mois de mai prochain, et chargé de choisir un Gouvernement et le Lieutenant-Gouverneur :

Charles Dubuc,	Louis Surgi,
Jose Barnes,	E. D. Courtnes,
John Wallace,	Jules Cassard,
Geo. L. Goodrige,	J. V. Gourdain,
J. W. Gouin,	M. Barnett Sr.,
John De bonde,	W. H. Eagle,
L. Barbie,	François Prafon.

Les délégués sont en outre autorisés à choisir un candidat whig pour le premier district congressionnel.

LES BANQUEROUTS DE NEW-YORK.—Les *Banqueroutiers* de New-York ne sont pas morts et enterrés comme on se l'imaginait. Ils viennent de publier un long mandement où ils défendent énergiquement leurs doctrines et où ils engagent leurs amis à se rallier. Ce manifeste est signé par les deux tiers des membres locofocos de la législature de New-York.

NOUVELLES.—Les journaux qui nous arrivent tous les jours de Washington publient les noms de ceux qui ont été nommés directeurs des nombreux bureaux de poste des Etats-Unis. Ces noms étant pour la plupart inconnus à nos lecteurs, nous nous dispenserons de les publier.

THEATRE D'ORLEANS.

BENEFICE DE M. MONTAGNIER.

Nous serions bien étonnés si la foule ne répondait pas ce soir à l'appel de M. Montanier. Il y a quelques semaines, M. Méréhant, s'interrompant au milieu d'un monologue, a trouvé moyen d'annoncer son bénéfice avec infiniment d'esprit, et le public lui en a tenu compte ; la manière pleine de modestie et de tact dont M. Montanier a annoncé le sien, à la dernière représentation, n'a pas produit une impression moins favorable sur l'auditoire, et nous espérons que la physionomie de la salle le prouvera clairement ce soir.

La composition du spectacle est d'ailleurs de nature à exciter vivement la curiosité publique. *La Propriété c'est le vol*—qui ne voudrait voir cette spirituelle bouffonnerie, cette folie socialiste en trois actes et cinq ou six tableaux ?

L'EXPEDITION DU COLONEL FREMONT.

NOUVEAUX DETAILS.

Nous avons promis de donner de nouveaux détails sur l'expédition du colonel Frémont, et nous allons accomplir cette promesse. Ce sera l'affaire de quelques lignes. Le récit suivant est emprunté à une lettre du colonel, écrite de Taos, Nouveau-Mexique, à la date du 6 février.

Il avait laissé ses compagnons au bas de la haute montagne où ils avaient tous mourir, et en arrivant à Taos, il avait envoyé un de ses hommes, nommé Godey, avec des secours pour la petite troupe. Celle-ci fut retrouvée, en effet, et ramenée à Taos ; mais sur les vingt-trois hommes qui la composaient onze des hardis pionniers avaient déjà succombé.

D'après les ordres du colonel, les Américains ne voyant pas revenir celui-ci, levèrent leur camp sept jours après son départ. Ils avaient presque entièrement épuisé le peu de provisions qui leur restaient.

A deux milles du camp, Manuel—le colonel Frémont relate les souffrances de chacun de ses hommes—Manuel fut pris d'un profond découragement, et il pria Haler, le chef de ma petite troupe, de lui brûler la cervelle. Naturellement Haler s'y refusa, et Manuel retourna au camp pour y mourir.

Dix milles plus loin, Wise se livrant à son tour au désespoir, jeta à l'écart sa couverture et son fusil, et après avoir chancelé tomba mort dans la neige. Deux jeunes Indiens qui suivaient les Américains enveloppèrent le cadavre dans une couverture et l'enterrèrent sur les bords du fleuve.

Les deux jours suivants personne ne mourut. Pendant la nuit, Carver fut pris du délire. En proie à la rage de la faim, il croyait assister à un somptueux banquet et se livrait à mille extravagances. Le jour venu, il avait disparu ; il était tombé mort quelque part.

Le quatrième jour, Sorel s'étendit sur la neige pour mourir. Ses compagnons d'infortune lui témoignèrent un bon feu et l'y laissèrent avec Morling qui relait déjà et dut expirer peu d'instants après.—Deux autres cadavres !

Hubbard tua un cheveuil dans la soirée.

Les survivans se traînèrent encore quelques jours dans les neiges. C'étaient des fantômes ; ils luttaient à la fois contre le froid et la faim. Ils comprirent qu'ils seraient bientôt réduits à se nourrir de la chair de leurs compagnons morts. Pour prévenir cet horrible expédient, Haler résolut de diviser la petite troupe en deux compagnies et de l'affranchir du joug de la discipline.

Les malheureux se séparèrent. Haler continua à suivre les bords de la rivière avec un de ses compagnons, Scote, Hubbard, Martin, Bacon et Rohter, ainsi que les deux jeunes Indiens.

Rohter ne pouvant plus continuer resta en arrière.

Haler, Scott, Hubbard et Martin se consultèrent un instant et décidèrent d'un commun accord que celui qui tomberait sur le chemin soit par faiblesse soit par toute autre cause y resterait afin de ne pas retarder la marche des autres. Après avoir régie entre eux cette sinistre convention ils se remirent en route.

La seconde compagnie que conduisait Kerne et que Rohter avait laissée, passa la nuit auprès du cadavre de celle de Haler. Rohter en un nommé Andrews avait en disparu le lendemain ; mortes, eux aussi !

La compagnie de Haler leva le camp de bonne heure. Après quelques heures de marche, Hubbard s'arrêta. On lui alluma un peu de feu et on le laissa précipitamment de lui.

Deux milles plus loin, Scott tomba à son tour sur la neige. Ses compagnons lui rendirent le même service qu'à Hubbard.

Haler n'avait plus avec lui que deux camarades et les deux jeunes Indiens. Ceux-ci plus dispos que les Américains, prirent les devans. Dans l'après-midi, ils rencontrèrent Godey qui venait à la hâte avec des secours. Godey fut au comble de la joie. Pendant la nuit il tirait plusieurs coups de carabine pour signaler sa présence aux malheureux qui se croyaient perdus. Le lendemain, il rencontra ces derniers qui avaient entendu la détonation des armes à feu et s'avançaient péniblement à travers les neiges. Ces hommes aux nerfs de fer, ces hommes aux cœurs de lion, pleurèrent comme des enfans à la vue de Godey ! Toute leur indomptable énergie avait cédé sous le poids du bonheur. Le retournèrent sur leurs pas. Scott reprit enfin et il fut sauvé ; Hubbard était mort, mais son cadavre avait encore un reste de chaleur. La compagnie de Kerne fut rejointe ; elle avait perdu la plupart de ses hommes.

Les débris de la petite troupe rentrèrent à Taos et leur dernières dates, le colonel Frémont reorganisant l'expédition pour se diriger de nouveau vers la Californie.

LE FLEUVE ET LES RIVIÈRES DE L'OUEST.—Le *Whig* de Vicksburg annonce, à la date du 21, que le Mississipi avait monté d'un pouce et demi en face de cette ville. Nous apprenons cependant, d'une autre part, que l'Arkansas et les autres rivières de l'Ouest baissent presque tous. La crue du fleuve diminuait même à Columbia et en face de Lake Providence on ne s'aperçevait d'aucun changement dans le niveau de l'eau.

LE GÉNÉRAL JOSEPH BERNARD.—Il a été souvent question du general JOSEPH BERNARD comme d'un aspirant à la candidature gubernatorale. Cet honorable citoyen a déclaré, dans une assemblée qui s'est réunie à Baton-Rouge le 16 de ce mois, qu'il n'avait jamais songé à être candidat et qu'il ne pourrait pas accepter de place sur le ticket whig en admettant que se ainsi pensassent à lui. Le général Bernard a été nommé délégué à la Grande Convention Républicaine du 14 mai.

NOUVEAU JOURNAL FRANÇAIS.—Les feuilles de Boston annoncent qu'un journal Français doit être prochainement établi dans cette ville sous la direction de : *Le Bostonien*. Il sera rédigé par MM. GAUDLET et BAILLEUL.

DROITS DE DOUANE.—Les droits perçus par la Douane de New-York sur le chargement du steamer *United States*, a son dernier voyage, s'élèvent à la somme énorme de trois cent soixante-quinze mille piastres, non-compris ce qui sera payé plus tard sur les articles entreposés. On calcule que le total des droits ne sera pas moindre de $400,000.

GRAND INCENDIE.—Une dépêche télégraphique reçue à Mobile annonce que la ville de Columbus, dans l'Etat du Mississipi, a été presque entièrement détruite par un incendie. La dépêche ne donne aucun détail.

Chronique Locale.

JOURNEMENT DE FUENTES.—Nos lecteurs doivent se souvenir de l'accusation portée contre Jose Fuentes, Cuba, en janvier dernier. Les témoignages ont été à cabinets contre l'accusé : il a été prouvé que sous de l'état de Ducrais ; et que celui ci en vue de lui un coup de couteau à l'abdomen, et moutut dans trois heures, le jury a déclaré l'accusé coupable de meurtre. La peine capitale lui a été infligée, a moins qu'elle ne soit commuée par le gouverneur.

LE CHOLERA ET UNE NOUVELLE CRÉVASSE.—Nous lisons dans le *Vigilant* de Donaldsonville du 21 courant :

Décidément, notre paroisse semble destinée, depuis quelque temps, à disparaître de la surface de l'état la lèvre de Brachemin qui d'était effondrée dans le fleuve, et livrait, par une ouverture de près d'un arpent, un passage aux eaux qui allaient se perdre bien loin, bien loin dans la campagne, après avoir détruit, dans leur cours tumultueux, toutes les récoltes de l'année. Plus tard, c'était le choléra qui d'était pris à faire ses ravages, et, à l'heure qu'il est, il semble vouloir se faire oublier, en faisant de voir ses victimes, en nombre de plus en plus restreint, et, en même temps, plus dans des limites moins étendues. Pendant que nous remercions Dieu de la disparition de ces fléaux, que les esprits se livraient à leurs travaux habituels, et enfin que l'espérance reprenait dans les cœurs, nous nous voyons envahis de nouveau par ces deux ennemis opiniâtres.

Hier matin, vendredi, une nouvelle crevasse s'est déclarée devant l'habitation de Mme veuve Cadet Landry, en face de Donaldsonville. L'ouverture est large d'environ un arpent, et l'eau, que le gouffre vomit, a atteint une hauteur de trois pieds. Moins effrayante, jusqu'ici, que l'était celle de Brooksville à son début, elle ne manque pas que d'inspirer les craintes les plus vives. Les habitations environnantes sont déjà comme un immense lac, et toutes les terres sont littéralement submergées. Cependant, les planteurs se sont mis à l'œuvre, et cherchent par tous les moyens possibles, d'arrêter l'élément destructeur. Bon nombre de travailleurs y sont occupés et, jusqu'à présent, on n'était parvenu ni à diminuer les ravages, ni les dangers de la crevasse.

Quant au choléra, il semble avoir revêtu un caractère plus général, sans avoir rien perdu de sa violence. Il sévit sur une plus vaste échelle qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, voilà le seul changement que nous ayons remarqué. Ce n'est pas seulement sur un seul atelier qu'il s'abat, mais bien sur toute la contrée en général. Tel qu'il se porte bien en ce moment, ne peut pas compter être également plein de santé ce soir. En effet, dans moins de six heures, nous voyons des familles désolées, et, pour ainsi dire, presque tous les membres dévorés par la tombe. Il n'est pas rare d'apprendre la mort d'une personne à laquelle nous venions de donner la main tel jour ou il y a tant d'heures. Comme on le voit, le mal est grave ; il n'est pas surprenant de lire le découragement empreint sur tous les visages, et nous avons raison de dire que notre paroisse semble destinée à disparaître de la surface terrestre.

FEUILLETON

REVUE DE PARIS.

Encore une bonne semaine, c'est-à-dire une semaine pleine de bonnes et brillantes fêtes, qui prouvent la sérénité des esprits et qui versent l'or des riches sur le commerce, l'industrie et le travail des classes ouvrières.

L'hotel des affaires étrangères était en concurrence samedi dernier avec la salle de l'Opéra-Comique : il y avait à la fois bal chez le ministre, et, au théâtre, le bal des artistes dramatiques. La double file des voitures se rejoignait du boulevart des Capucines au boulevart des Italiens. Bien que dans un genre différent, les deux fêtes étaient égales : elles étaient splendides et animées. Vers minuit, plus d'un grand personnage est sorti de chez le ministre, et, décrochant ses plaques qu'il mettait dans sa poche, boutonnant son habit pour dissimuler ses cordons, s'est rendu furtivement à l'autre bal où se trouvaient toutes les actrices de Paris ; il y manquait seulement Mlle Rachel, que tous les regards cherchaient en vain. Mais ce soir la Mlle Rachel avait joué *Cléopâtre*, et quand elle quitte la scène, la tragédienne, qui a joué avec toute son âme, tous ses nerfs et toute sa passion, tombe épuisée dans les bras de ses confidentes, qui l'emportent dormir dans sa voiture. Rentrée chez elle, la grande artiste ne songe guère à s'habiller pour le bal, il lui faut un bain, le silence, le repos et le sommeil jusqu'au lendemain.

Nous avons bien eu, et nous avons tous les jours des bêtes, des bals, des raouts, des concerts, mais ce qui a complètement manqué cet hiver, c'est la comédie de salon. Que devient M. le comte Jules de Castellane ? que fait-il de l'hôtel de son père ? pourquoi donc a-t-il suspendu les jours de ses soirées dramatiques, qui jadis ont fait tant de bruit ? Ce sont là des plaisirs que regrette la société parisienne et qui lui manquent absolument, car nul directeur opulent et titré n'est venu remplacer M. de Castellane et revendiquer son privilège ; — cependant, la semaine dernière n'a vu, sinon la résurrection de ces fêtes dramatiques, du moins quelque chose d'approchant.

La comédie de salon a eu jusque mardi dernier, non pas au faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel Castellane, mais au faubourg Saint-Germain, à l'hotel de Forbin Janson. La représentation était une bonne œuvre organisée au bénéfice des enfants pauvres de la ville de Paris, de sorte que le spectacle n'était pas gratis : on payait des francs chacun des billets d'invitation qui avaient pour commissaires s'étaient chargées de placer. Ces billets avaient été enlevés si promptement qu'il n'en restait déjà plus lorsque l'annonce de la fête jeneera dans le public.

Le développement lui vit paraître les curieux qui voulaient avoir des places et qui ne pouvaient pas en obtenir. On allait vingt francs, trente francs, et jusqu'à cent francs d'un billet ; quelques uns même, dit la chronique, ont cédé pour du bon par des spéculateurs qui en achetaient de tout. La fureur des enchères s'emparant ainsi ne peut manquer. Indépendamment de l'art qui s'attache toujours à un plaisir basé sur la charité, il y avait un plaisir attendu qui a fait de cette représentation un événement de la semaine.

Des artistes de talent, inscrits au programme, devaient exécuter divers intermèdes de musique ; la partie dramatique du spectacle se composait de la première représentation d'un proverbe inédit, *Comme tous son boulet*, de l'auteur, connu et nommé d'avance, était Mlle. Augustine Brohan, de la Comédie-Française.

Ainsi, la jeune et brillante actrice faisait ce jour-là son début de bas-bleu ; elle venait chercher le succès littéraire dans l'Athénée, elle qui depuis longtemps tant de victoires par son talent de comédienne. Mlle. Brohan est, au jugement des amateurs, une des artistes les plus distinguées, la meilleure soubrette que le Théâtre-Français ait possédée depuis bien longtemps ; et la supériorité qu'elle déploie dans les rôles à tablier est d'autant plus remarquable, que Mlle Brohan n'a pas toutes les qualités physiques de l'emploi. Elle a la jeunesse, la fraîcheur, la voix, la taille svelte, le pied mignon, l'œil éveillé, le sourire vaillant, mais, pour être le type accompli de la soubrette, il lui manque le nez retroussé. Mlle Brohan a le nez droit d'une marquise et non le nez lutin de Lisette. Mais, à défaut du nez, elle a l'esprit retroussé, l'esprit le plus fin, le plus mordant, le plus aiguisé, un esprit plein de finesses et de malices le plus gracieux du monde. Vivement empreint sur sa physionomie piquante, cet esprit corrige le tort charmant de la nature et vient en aide à l'illusion scénique ; de sorte qu'on pardonne à Mlle Brohan la ligne grecque de son nez, et qu'on ne pense en voulant de ce qu'elle ressemble à Aspasie plutôt qu'à Rosalame.

L'esprit de Mlle Brohan est aussi connu que son talent ; elle n'en est nullement avare ; elle le prodigue au foyer du Théâtre-Français et dans le salon où elle tient sa cour. Ses bons mots ont quelquefois porté assez loin et assez haut. Belle parleuse, parlant de toutes choses avec grâce et avec abondance, elle rivalise avec celles qui ne résistent pas à la tentation d'écrire, et elle est tout aussi bien qu'elle, et, dans ce genre, elle est la femme d'esprit rivaliser plus que les autres, car elles peuvent y compromettre leur renommée, d'autant plus facilement que l'on s'attend à des merveilles de leur part, et que mille petites jalousies viennent prêter main-forte à l'exigence de la foule.—Mais Mlle Brohan est brave, le péril est pour elle un stimulant, et non seulement elle a tenté l'épreuve littéraire en donnant son proverbe devant un public d'élite, mais encore elle a voulu y jouer un rôle, et, bien plus, un rôle tout à fait en dehors de ses habitudes ; — nous ne dirons pas de ses moyens, car la comédienne-auteur a prouvé dans cette circonstance, ce dont on se doutait déjà, que ses moyens lui permettent de jouer tous les rôles et d'aborder tous les emplois avec une égale distinction.

Il n'y a que trois personnages dans le proverbe de Mlle Brohan :—une duchesse, un marquis et une soubrette. Eh bien ! c'est le rôle de la duchesse que Mlle Brohan a pris pour elle, et, devant le jouer, elle l'a écrit tout exprès dans la manière et le style des grandes coquettes. Le rôle de la soubrette a été dévolu à Mlle Bertin du Théâtre-Français, et le rôle du marquis a été joué entre les deux comédiennes par un homme du monde, le représentant d'un des plus beaux noms de l'Empire, M. le comte de Nansouty.

Ce proverbe, comme tous les proverbes, est bâti sur la pointe d'une aiguille. L'intrigue n'y est pour rien absolument ; pas le plus léger incident, pas la moindre péripétie : tout se passe en conversation et voilà ce qui en fait le charme. La scène est dans un château de l'Anjou ; le théâtre représente un petit salon ; une causeuse au coin de la cheminée, dans laquelle brille un feu du mois de janvier ; au fond, une fenêtre donnant sur le parc ; en face de la porte, un piano ouvert, et au dessus de ce piano une glace, afin que dans un moment donné, la duchesse étant à son piano puisse dire au jeune homme qui est entré à la sourdine et qui l'enlace amoureusement :—"Marquis, je vous prévient que je vous vous dans la glace."

Pourquoi la duchesse et le marquis, Parisiens tous deux et de la plus brillante espèce, aimant tous deux le monde, les salons, l'Opéra, les Italiens, le bois de Boulogne, le *steeple-chase* et tous les plaisirs élégants se trouvent-ils relégués en plein hiver dans un château de l'Anjou ? Est-ce la révolution de février qui leur a comme poillé cet exil ?—Non. La duchesse a quitté Paris parce qu'elle est devenue veuve ; elle a voulu passer les premiers temps de son deuil loin du monde, afin de ne pas montrer le peu de désolation que lui inspire la perte du vieil et malsaudé époux qu'avait imposé à sa jeunesse les convenances de la vanité. Le marquis, de son côté, est venu dans l'Anjou tout simplement parce qu'il est amoureux de la duchesse, et qu'étant son cousin et possédant un château voisin du sien, le voisinage et la parenté autorisent la soirée dont il s'est bien promis d'user et de profiter.

Dès les premiers mots, nous sommes au fait de toute l'histoire ; l'auteur n'y va pas par quatre chemins. La duchesse pleure en même avec le marquis, et dit : "—Je suis veuve, j'ai vingt-cinq ans, et je vous avoue, marquis, que je ne saurais aimer à cette heure ; mon mari et moi vingt-cinq ans m'ont guérie des premières illusions. Celui-là sera bien habile qui me reprendra hors de mes remparts." Le marquis répond qu'il est plein de confiance et qu'il ne manque, et assoit à la lutte s'engage, un duel plein de grâce et de rose, où la poitrine défonce des vives saillies et des traits piquants ; elle a chaque minute l'épiderme de l'un et l'amour propre de l'autre. La duchesse, afin de prouver son indifférence, ouvre au lutre qu'elle préfère pour le conversation du marquis et qu'elle ne veut pas beaucoup le Comte de M. de Beauchesne. Mais, dans un moment d'inquiétude qu'elle a, elle ne veut tel lit remarquer qu'elle déchire son mouchoir. "—Du tout, répond le duchesse, ce sont des jeunes gens l'agrandis, par enthousiasme.—Oeil de chat de venu, par exemple, quoi, mais la preuve manquait dans le mouchoir, tant pour, l'amour, n'inventent pas jamais." Tout le dialogue est dans ce style.—"Vous parlez, dit la duchesse, de pouvoir mes défauts ou d'avoir amour si l'on subit un régiment.—Vous dites vrai, répond le marquis, et je suis

jamais rencontrée, de la rue de Grenelle à la rue Saint-Honoré, en passant par la Chaussée-d'Antin.—Bon ! voilà que vous parlez comme un omnibus. Mais en quoi suis-je coquette, je vous prie ?—Vous êtes parée, duchesse, vous êtes ondée, vous liez M. de Humboldt....—" Et le marquis déroule tout le chapelet des coquetteries, après quoi, jouant l'insouciance, lorsque la duchesse lui a donné à peu près son congé, il s'en va patiner sur le grand bassin ; patiner, tout comme le fera incessamment les danseurs et les danseuses de l'Opéra dans le divertissement du *Prophète*. Lorsque la duchesse apprend que le marquis, loin d'être au désespoir, se livre à cet exercice, elle n'y tient plus ; elle le fait appeler : "—Ah ! vous voilà monsieur ; vous patinez, à ce qu'on dit ! —Oui, duchesse.—C'est sentimental.—Non, mais cela réchauffe.—Monsieur, quand on est renvoyé par la femme qu'on dit aimer, on a froid, on gèle ; on se désole, on se met en colère, mais "on ne patine pas. Patiner !.... cela s'est-il jamais vu ?"

La duchesse a eu peur ; elle est aux trous quatre vaincue. Le marquis l'achève. Elle lui tend la main, et avoue qu'en jouant de ne pas se remarier, elle avait compté sans son hôte.

Voilà l'histoire. C'est aussi joli, aussi gracieux, aussi spirituel que les comédies d'Alfred de Musset, les modèles du genre, et cela a été joué comme au Théâtre-Français. M. le comte de Nansouty est un excellent jeune premier. Mlle Bertin très piquante ; mais les honneurs de la journée ont été pour Mlle Brohan, qui jouait si gros jeu. Pour compléter le danger de la situation, Mlle Brohan jouait son rôle de duchesse devant un parterre de grandes dames, l'élite du faubourg Saint-Germain. Aussi, en entrant en scène, l'actrice était-elle visiblement émue, mais elle s'est bientôt rassurée, et, retrouvant toute sa confiance, toute sa verve, elle a su enlever les suffrages de l'assemblée et mériter des applaudissements qui étaient très flatteurs, car les grandes dames qui applaudissaient disaient énergiquement : "C'est bien cela.... Nous nous reconnaissons dans cet ingénieux badinage." Mlle Brohan a donc reçu la son brevet de duchesse, et il y en a plus d'une qui voudrait lui remettre le sien.

On n'entendait circuler dans l'auditoire que les noms les plus sonores de l'aristocratie : Rohan, Montmorant, Noailles, Polignac, Montmorency. Des hommes politiques éminents assistaient à cette fête. Le corps diplomatique était représenté par le duc de Sotomayor, le marquis de Normanby et le baron de Schweizer. La littérature et l'académie y figuraient dans la personne de MM. Jules Janin et Scribe. Les théâtres étaient représentés par les principaux artistes de la Comédie-Française, accompagnés de quelques autres, parmi lesquels Hollmann, des Variétés, Mme Doche, Mlles Page et Alice Ozy. Les dames patronnesses de l'œuvre étaient au foyer des boutiques où, selon l'usage adopté en pareille circonstance, on payait un verre d'eau sucrée à l'eau bal où se trouvaient toutes les actrices de Paris ; il y manquait seulement Mlle Rachel, que tous les regards cherchaient en vain. Mais ce soir la Mlle Rachel avait joué *Cléopâtre*, et quand elle quitte la scène, la tragédienne, qui a joué avec toute son âme, tous ses nerfs et toute sa passion, tombe épuisée dans les bras de ses confidentes, qui l'emportent dormir dans sa voiture. Rentrée chez elle, la grande artiste ne songe guère à s'habiller pour le bal, il lui faut un bain, le silence, le repos et le sommeil jusqu'au lendemain.

Nous avons bien eu, et nous avons tous les jours des bêtes, des bals, des raouts, des concerts, mais ce qui a complètement manqué cet hiver, c'est la comédie de salon. Que devient M. le comte Jules de Castellane ? que fait-il de son père de son hôtel ? pourquoi donc a-t-il suspendu les jours de ses soirées dramatiques, qui jadis ont fait tant de bruit ? Ce sont là des plaisirs que regrette la société parisienne et qui lui manquent absolument, car nul directeur opulent et titré n'est venu remplacer M. de Castellane et revendiquer son privilège ;—cependant, la semaine dernière n'a vu, sinon la résurrection de ces fêtes dramatiques, du moins quelque chose d'approchant.

La comédie de salon a eu jusque mardi dernier, non pas au faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel Castellane, mais au faubourg Saint-Germain, à l'hotel de Forbin Janson. La représentation était une bonne œuvre organisée au bénéfice des enfants pauvres de la ville de Paris ; de sorte que le spectacle n'était pas gratis : on payait des francs chacun des billets d'invitation qui avaient pour commissaires s'étaient chargées de placer. Ces billets avaient été enlevés si promptement qu'il n'en restait déjà plus lorsque l'annonce de la fête jeneera dans le public.

Le développement lui vit paraître les curieux qui voulaient avoir des places et qui ne pouvaient pas en obtenir. On allait vingt francs, trente francs, et jusqu'à cent francs d'un billet ; quelques uns même, dit la chronique, ont cédé pour du bon par des spéculateurs qui en achetaient de tout. La fureur des enchères s'emparant ainsi ne peut manquer. Indépendamment de l'art qui s'attache toujours à un plaisir basé sur la charité, il y avait un plaisir attendu qui a fait de cette représentation un événement de la semaine.

Des artistes de talent, inscrits au programme, devaient exécuter divers intermèdes de musique ; la partie dramatique du spectacle se composait de la première représentation d'un proverbe inédit, *Comme tous son boulet*, de l'auteur, connu et nommé d'avance, était Mlle. Augustine Brohan, de la Comédie-Française.

Ainsi, la jeune et brillante actrice faisait ce jour-là son début de bas-bleu ; elle venait chercher le succès littéraire dans l'Athénée, elle qui depuis longtemps tant de victoires par son talent de comédienne. Mlle. Brohan est, au jugement des amateurs, une des artistes les plus distinguées, la meilleure soubrette que le Théâtre-Français ait possédée depuis bien longtemps ; et la supériorité qu'elle déploie dans les rôles à tablier est d'autant plus remarquable, que Mlle Brohan n'a pas toutes les qualités physiques de l'emploi. Elle a la jeunesse, la fraîcheur, la voix, la taille svelte, le pied mignon, l'œil éveillé, le sourire vaillant, mais, pour être le type accompli de la soubrette, il lui manque le nez retroussé. Mlle Brohan a le nez droit d'une marquise et non le nez lutin de Lisette. Mais, à défaut du nez, elle a l'esprit retroussé, l'esprit le plus fin, le plus mordant, le plus aiguisé, un esprit plein de finesses et de malices le plus gracieux du monde. Vivement empreint sur sa physionomie piquante, cet esprit corrige le tort charmant de la nature et vient en aide à l'illusion scénique ; de sorte qu'on pardonne à Mlle Brohan la ligne grecque de son nez, et qu'on ne pense en voulant de ce qu'elle ressemble à Aspasie plutôt qu'à Rosalame.

L'esprit de Mlle Brohan est aussi connu que son talent ; elle n'en est nullement avare ; elle le prodigue au foyer du Théâtre-Français et dans le salon où elle tient sa cour. Ses bons mots ont quelquefois porté assez loin et assez haut. Belle parleuse, parlant de toutes choses avec grâce et avec abondance, elle rivalise avec celles qui ne résistent pas à la tentation d'écrire, et elle est tout aussi bien qu'elle, et, dans ce genre, elle est la femme d'esprit rivaliser plus que les autres, car elles peuvent y compromettre leur renommée, d'autant plus facilement que l'on s'attend à des merveilles de leur part, et que mille petites jalousies viennent prêter main-forte à l'exigence de la foule.—Mais Mlle Brohan est brave, le péril est pour elle un stimulant, et non seulement elle a tenté l'épreuve littéraire en donnant son proverbe devant un public d'élite, mais encore elle a voulu y jouer un rôle, et, bien plus, un rôle tout à fait en dehors de ses habitudes ; — nous ne dirons pas de ses moyens, car la comédienne-auteur a prouvé dans cette circonstance, ce dont on se doutait déjà, que ses moyens lui permettent de jouer tous les rôles et d'aborder tous les emplois avec une égale distinction.

Il n'y a que trois personnages dans le proverbe de Mlle Brohan :—une duchesse, un marquis et une soubrette. Eh bien ! c'est le rôle de la duchesse que Mlle Brohan a pris pour elle, et, devant le jouer, elle l'a écrit tout exprès dans la manière et le style des grandes coquettes. Le rôle de la soubrette a été dévolu à Mlle Bertin du Théâtre-Français, et le rôle du marquis a été joué entre les deux comédiennes par un homme du monde, le représentant d'un des plus beaux noms de l'Empire, M. le comte de Nansouty.

Ce proverbe, comme tous les proverbes, est bâti sur la pointe d'une aiguille. L'intrigue n'y est pour rien absolument ; pas le plus léger incident, pas la moindre péripétie : tout se passe en conversation et voilà ce qui en fait le charme. La scène est dans un château de l'Anjou ; le théâtre représente un petit salon ; une causeuse au coin de la cheminée, dans laquelle brille un feu du mois de janvier ; au fond, une fenêtre donnant sur le parc ; en face de la porte, un piano ouvert, et au dessus de ce piano une glace, afin que dans un moment donné, la duchesse étant à son piano puisse dire au jeune homme qui est entré à la sourdine et qui l'enlace amoureusement :—"Marquis, je vous prévient que je vous vous dans la glace."

Pourquoi la duchesse et le marquis, Parisiens tous deux et de la plus brillante espèce, aimant tous deux le monde, les salons, l'Opéra, les Italiens, le bois de Boulogne, le *steeple-chase* et tous les plaisirs élégants se trouvent-ils relégués en plein